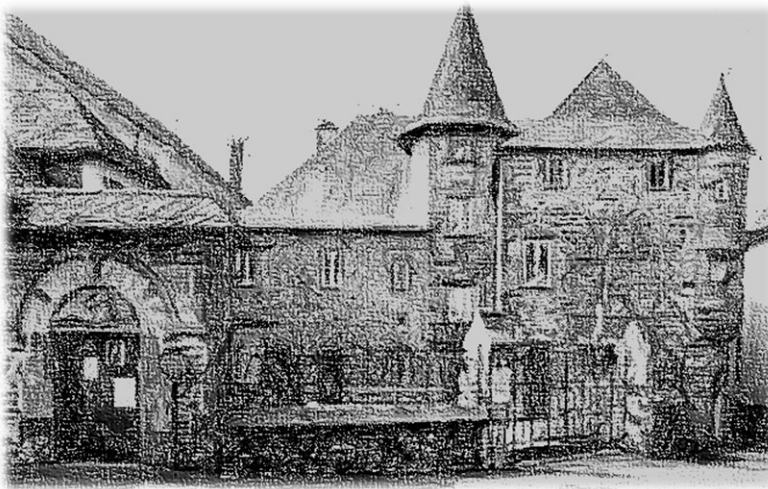


MAURIAC 1814

LE BOULEVARD DES PRINCES

Le beau moment d'une dette c'est quand on la paie
Proverbe russe



Mauriac L'hôtel d'Orcet

En 1811 Pierre-Joseph Grasset fut nommé maire de Mauriac par le gouvernement impérial. Il fallait un singulier dévouement et une singulière énergie pour accepter des fonctions aussi périlleuses que ruineuses à une époque déjà si troublée. Les désastres extérieurs avaient ramené les désordres provoqués jadis par le pacte de famine. La disette était constante. Et après la disette étaient venus les périls

et les embarras de toutes sortes qu'amena avec elle l'invasion. Le nouveau maire y fit bravement face sans que ces graves préoccupations influassent le moins du monde sur son égalité de caractère comme la suite va le prouver.

Par un froid mais clair après diner de février 1814 alors que le maire et son épouse se trouvaient dans le salon de l'hôtel d'Orcet orné de ses magnifiques tentures d'Aubusson, le juge de paix de Mauriac, Joseph Bonnefon, fit irruption dans la pièce porteur d'une bonne et d'une moins bonne nouvelle. L'Empereur avait défait les Russes à Champaubert et Montmirail ce qui donnait certes un répit à l'ogre corse... Mais, à la suite de ces défaites, le préfet venait d'informer les autorités locales qu'allait arriver par la route de Clermont un corps de 400 officiers russes ramassés sur ces champs de bataille. Tous portent l'épaulette depuis le simple sous-lieutenant jusqu'au général en chef, le comte Paltarsky.



Pierre Joseph Grasset maire de Mauriac

Mauriac n'ayant ni caserne, ni provisions ni argent, le maire était invité à se débrouiller et il avait carte blanche pour prendre toutes les dispositions utiles afin de faire face à cette situation.

Ce qu'il fit incontinent en faisant atteler pour se porter au-devant de la colonne de prisonniers. Il gelait à pierre fendre sur le haut plateau mais un gai soleil méridional égayait les pâturages couverts d'un blanc linceul de neige immaculée. À environ cinq kilomètres de la ville se présenta l'avant-garde du convoi des prisonniers russes.



Etienne Jean Delécluze Prisonniers russes traversant Paris après la bataille de Montmirail (1814)

C'étaient des hommes blonds ou fauves, généralement grands et élancés avec de grosses moustaches rousses. Mais ce qui surprit surtout c'était leur pantalons basanés attachés sous leurs bottes avec de petites chainettes de cuivre à la mode circassienne.

Leur taille était sanglée

dans une longue tunique qui, chez les cosaques de la garde, était plastronnée par des étuis de cartouches en argent. Par-dessus ils jetaient une longue pelisse de fourrure plus ou moins riche suivant leur fortune, avec des bonnets en zibeline dont plusieurs valaient plus de 500 écus. À les voir robustes et allègres marchant au pas par habitude on aurait été tenté de croire qu'ils étaient les maîtres du pays. Mais ils étaient sans armes autres que de longs bâtons coupés dans la forêt tandis que l'unique gendarme à cheval qui leur servait de guide avait son sabre et sa carabine. Le Maire ayant demandé à l'un de ces officiers parlant français où se trouvait le général comte Paltarasky, il lui fut répondu que ce dernier suivait la colonne dans sa chaise de poste, accompagné de ses deux aides de camp les princes Gagarine²⁷ et Ouroussoff. Vingt minutes plus tard en effet le général-comte Paltarasky apparut, son équipage très fatigué gravissant péniblement la plus raide des côtes de France et de Navarre ; il était suivi du reste de la troupe qui s'élevait à plus ou moins trois cents hommes.

Le général comte Paltarasky était un slave de la vieille école, grand, gros, lourd, raide avec de grosses moustaches et des favoris en broussaille ne descendant pas plus bas que l'oreille. Il écorchait un peu l'allemand mais ne savait pas un mot de français ; aussi avait-il fait place aux deux jeunes princes dans sa chaise délabrée moins pour leur être agréable que pour le besoin qu'il avait d'eux comme interprètes. Le prince Ouroussoff ayant signifié au maire que le général ne parlait pas français, ce dernier le pria de lui faire savoir que les embarras du

²⁷ La présence du Prince Gagarine dans ce convoi en février est invraisemblable puisqu'il ne fut fait prisonnier que le 5 mars ; soit la référence au mois de février mentionnée *ad liminem* par Grasset d'Orcet est erronée et il s'agit en fait du mois de mars, soit le prince Gagarine a rejoint Mauriac quelques semaines après le gros de la troupe.

gouvernement ne lui permettaient pas de recevoir ces officiers comme il l'aurait désiré mais qu'il ferait de son mieux pour faire honneur à l'hospitalité française. Un ancien couvent de Bénédictines²⁸ acquis par lui servirait de caserne à ceux qui n'avaient pas les moyens de vivre dans les auberges de la ville où on leur ouvrirait des crédits. Les plus riches acceptèrent ces conditions avec enthousiasme ; les autres s'arrangèrent comme ils purent des dortoirs des nonnes dans lesquels on alluma de grands feux avec des bottes de paille à discrétion.

Quant au général et aux deux princes, un somptueux repas les attendait à l'hôtel d'Orcet où on leur servit des vins exquis dans des verres de Murano et des friandises sans nombre dans des faïences de Delft. Outre la maîtresse de maison il y avait à table le juge de paix et sa femme, madame Rixain et son père Jean Baptiste Lacoste, ex-préfet du Luxembourg expulsé de son poste par les alliés²⁹. Six semaines se passèrent presque gaiement grâce à ces 300 ennemis qui, apprivoisés par l'accueil de la population, se conduisirent en gentilshommes. Ils étaient arrivés vers le 20 du mois de février apportant avec eux les dernières nouvelles qu'on avait reçues de Paris car à partir de ce moment les communications furent rigoureusement interceptées. Le matin du 2 avril, le prince Gagarine vint informer le maire que Paris avait capitulé et que l'empereur était à Fontainebleau où il négociait les termes de son abdication en faveur de



Napoléon signe son abdication sans conditions le 6 avril 1814

son fils, laquelle semblait se heurter au mauvais vouloir de Metternich secondé par Dalberg et Talleyrand qui exigeaient une abdication sans conditions. Il tenait ces informations d'un fidèle serviteur digne de foi qui l'avait rejoint à Mauriac, informations confirmées par le préfet le lendemain.

Le premier effet de ces sinistres nouvelles fut de mettre en ébullition les quelques royalistes que comptait la ville dont l'influence sur la farouche population des montagnes n'était pas négligeable. Ces meneurs avaient déjà intrigué auprès des officiers russes et notamment des plus bas gradés qui avaient sympathisé dans les cafés de la ville, après force libations, avec les partisans du retour des Bourbons. Ces derniers suggéraient à demi-mot aux officiers russes auxquels les événements redonnaient en principe leur liberté, de s'emparer des fusils gardés à la mairie, de destituer le maire représentant l'usurpateur et de remplacer le drapeau tricolore flottant sur la mairie par le drapeau blanc du souverain légitime, ami du Tsar. Bien que les têtes s'échauffassent un peu, les officiers russes habitués à une rigoureuse discipline s'en tinrent aux ordres de leurs chefs et, dès le lendemain, allèrent dans les bois

²⁸ S'agit-il des bâtiments du monastère bénédictin de Mauriac ou comme l'utilisation du féminin (bénédictines) le laisserait entendre de l'abbaye de filles de Brageac ?

²⁹ Voir RAXC n° 16, 17 et 18.

autour de la ville se couper des bâtons de marche pour la route. Puis ils rentrèrent dans leurs casernements provisoires pour boucler leur sac avant de se former en pelotons sur la place de l'hôtel de ville, prêts au départ.

Assurément personne n'y aurait mis obstacle si les aubergistes qui les avaient hébergés par ordre du maire, avaient été payés. Or ce n'était pas le cas et ceux-ci se massèrent donc à leur tour sur la place, armés de leurs bâtons ferrés, en affirmant aux Russes qu'ils ne partiraient pas avant le règlement de leurs comptes. Toujours travaillés par le discours fielleux de quelques monarchistes leur conseillant de se rebeller, les Russes ne l'entendirent pas ainsi, et formés en colonnes serrées, leurs bâtons en avant comme des baïonnettes, se frayèrent aisément un passage dans la foule pour faire irruption dans la cour de l'hôtel d'Orcet.

Ayant facilement rejoint le maire qui se trouvait dans la salle à manger avec le général et les deux jeunes princes, ils le sommèrent de leur livrer immédiatement les armes de guerre cachées dans l'hôtel. Ce dernier répondit calmement mais fermement qu'ils étaient encore ses prisonniers, que l'empereur n'avait pas abdiqué, qu'il était toujours l'unique souverain légal du pays et que tant qu'il en serait ainsi, jamais, lui vivant, les armes de l'État ne seraient livrées et jamais les couleurs impériales ne seraient abattues. Ce discours de fermeté n'impressionna pas le gros de la troupe qui, ayant appris des monarchistes infiltrés que les fusils se trouvaient dans la tour, se précipita vers l'escalier. Toutefois le maire ayant deviné leurs intentions les avait devancés et l'espace était si étroit dans la vieille tourelle que, bien



Prisonniers russes de la bataille de Champaubert (musée de l'Armée)

qu'il fût sans arme, il eût fallu littéralement lui passer sur le corps pour accéder aux fusils et au drapeau. C'est cependant ce que les mutins déchainés s'apprêtaient à faire lorsque le vieux général saisit le maire à bras le corps pour le protéger en faisant de sa propre personne un véritable rempart.

Malheureusement, ce geste généreux ayant été mal interprété, le maire dépêcha au brave militaire un coup de poing qui le fit rouler au milieu des assaillants. Ce fut naturellement le signal de l'assaut général et le maire y eut laissé la vie si un coup de pistolet assorti d'un ordre crié d'une voix forte n'avait stoppé net la foule des officiers révoltés. Il s'agissait du prince Gagarine de retour sur les lieux après s'être absenté un instant pour mettre l'épouse du maire en sûreté... Traités par le prince au comble de la colère « d'ivrognes indifférents à l'honneur de la Sainte Russie et du Tsar », les officiers hébétés reprirent rapidement leurs esprits et regagnèrent la cour où ils s'alignèrent impeccablement sur deux rangs. Là, le prince leur signifia fermement avec l'approbation de son supérieur remis de ses émotions, qu'ils avaient été naguère prisonniers de la France et qu'aujourd'hui ils étaient ses hôtes et que tant

qu'un nouveau souverain et un nouvel étendard n'auraient pas remplacé les anciens, leur devoir était de les respecter.

Interpellé par un officier au sujet de l'attitude des hôteliers mauriacois qui voulaient les retenir en ville aussi longtemps qu'ils n'auraient pas réglé le prix de leur séjour, alors qu'ils étaient en droit de rejoindre librement leurs compatriotes à Paris au vu de la nouvelle situation, le maire assura qu'il répondrait personnellement de leurs dettes sur sa propre bourse et déclara que ceux d'entre eux qui le souhaitaient pouvaient immédiatement quitter la ville. Il avait cependant une faveur à leur demander si le général en était d'accord. Ils avaient voulu s'en prendre au drapeau national qui avait flotté avec honneur sur tous les champs de bataille depuis Le Caire jusqu'à Moscou. Saluées lorsqu'elles étaient triomphantes, ces couleurs, aujourd'hui défaites, avaient encore plus de droit au respect des vainqueurs s'ils étaient gentilshommes. C'est pourquoi le maire demandait que quelques hommes de bonne volonté veuillent bien garder ce dépôt d'honneur jusqu'à ce qu'il ait reçu du prochain gouvernement l'ordre officiel de le remettre en d'autres mains. Les ordres du gouvernement s'étant fait longtemps attendre, Mauriac fut l'un des derniers points du territoire où flotta le drapeau tricolore... de plus gardé par un piquet d'officiers russes !

Louis XVIII était proclamé depuis plusieurs jours lorsqu'une estafette du nouveau préfet d'Aurillac apporta au maire sa révocation pure et simple comme seule récompense pour avoir fait respecter l'honneur de son pays et les biens de ses administrés au péril de sa vie. Mais il avait conscience d'avoir fait son devoir et à défaut des félicitations du nouveau gouvernement de la Restauration, il reçut par l'intermédiaire du général Paltoratzky, les félicitations officielles du gouvernement russe.



Drapeau tricolore flottant sur l'hôtel d'Orcet

Après les cent jours où il avait repris ses fonctions au service de l'Empire et le désastre de Waterloo qui y mettait définitivement fin, les tracasseries et le mauvais vouloir de la nouvelle administration prirent un tel tour que l'ancien maire décida de s'en ouvrir au prince Gagarine qui lui avait renouvelé ses remerciements par courrier et l'avait invité à venir à Paris. Grasset d'Orcet ayant répondu favorablement à cette invitation, le prince le reçut très chaleureusement et lui suggéra d'écrire une lettre au ministre de l'Intérieur, le comte de Vaublanc, pour lui expliquer le détail des événements qui s'étaient déroulés à Mauriac pendant le séjour des prisonniers russes, y compris la mention des sommes qu'il avait avancées pour faire en sorte que ce séjour ne se termine pas dans la confusion et sans doute la violence. Le prince se faisait fort de faire passer cette requête au ministre de l'Intérieur par le grand-duc Nicolas lui-même, son chef du moment, ce qui lui donnerait toutes les chances d'être favorablement accueillie.

Et de fait quelques jours plus tard l'ancien maire reçut la lettre suivante :

Monsieur ,

J'ai été informé de la conduite honorable et généreuse que vous avez eue en avril 1814 à l'égard d'un corps d'officiers russes qui se trouvaient sans argent et auxquels vous avez fait des avances. Je vous témoigne ma satisfaction du dévouement que vous avez montré en ces circonstances ; il a épargné des troubles à votre commune et a dû inspirer aux officiers qui s'y trouvaient une idée avantageuse du caractère français. J'ai en même temps l'honneur de vous informer que vous êtes rétabli dans les fonctions de maire de Mauriac.

Comte de Vaublanc

Secrétaire d'État ministre de l'Intérieur

Le désormais reconduit maire de Mauriac remercia infiniment le prince Gagarine de son intervention et de cette lettre qui resterait « l'un des plus glorieux titres de noblesse qu'il transmettrait à ses enfants » tout en observant qu'il eût été encore plus satisfait si le ministre de l'Intérieur avait mentionné l'affaire du drapeau. Ce à quoi le prince répondit que « l'affaire du drapeau avait été justement la pierre d'achoppement, qu'il en sera toujours de même avec les Bourbons³⁰ et que si le maire n'avait pas manifesté cette fidélité inébranlable au drapeau tricolore, il aurait pu le faire nommer préfet d'emblée avec chance d'avancement rapide ! » Cependant si la dynastie régnante ne reconnaissait pas ce genre d'héroïsme, le Tsar Alexandre, lui, tenait à l'honorer puisqu'il avait décidé de lui accorder la croix de Saint Vladimir de 4ème classe qui confère la noblesse héréditaire. Dernière faveur : le grand-duc Nicolas se proposait de présenter personnellement le nouveau chevalier à son Altesse Impériale... C'est ainsi que quelques jours après, le maire de Mauriac, désormais chevalier Grasset d'Orcet, assistait en grand uniforme à l'entrée de Louis XVIII aux Tuileries.

Sosthène Grasset d'Orcet

Publié dans la *Revue britannique* (mars 1898)



Croix de Saint Vladimir

³⁰ On se souvient de l'attitude du comte de Chambord en 1873 refusant catégoriquement d'accepter le drapeau tricolore ce qui fut le principal obstacle à la restauration de la monarchie et a conduit à la naissance de la IIIe République.

Note de la rédaction

Le récit qui précède, librement adapté du texte de Sosthène Grasset d'Orcet fils du chevalier Grasset, paru dans *La Revue Britannique* en 1898, s'il paraît plausible a priori, mérite cependant quelques commentaires et quelques précisions s'agissant notamment de la personnalité des officiers russes mentionnés par l'auteur. L'épisode lui-même de la présence à Mauriac pendant deux mois environ d'un contingent d'officiers russes faits prisonniers pendant la campagne de France et notamment à la bataille de Champaubert, n'est pas sujet à caution. Le fait est rapporté dans la très sérieuse étude de Jacques Ollivier Boudon sur *Les prisonniers russes en France en 1814* parue dans l'ouvrage collectif *Les Russes en France en 1814* (Éditions de la Sorbonne pages 57-68) où l'on peut lire que « De son côté, le ministre a pris la décision de faire transférer, sous bonne escorte les 200 officiers russes du dépôt de Dreux à Mauriac, dans le Cantal, et a donné l'ordre qu'ils ne repassent pas par Paris » et plus loin « La ville de Mauriac accueille d'autres officiers, notamment le prince Gagarine capturé le 5 mars à Craonne qui, après avoir eu l'autorisation de rester quelques jours à Paris, est finalement dirigé vers le Cantal. » Le docteur de Ribier a aussi consacré à ces événements un article paru dans la *Revue de la Haute Auvergne* sous le titre « Le chevalier Grasset maire de Mauriac » (RHA octobre-décembre 1935). Le récit qu'en fait de Ribier ne diffère pas sensiblement de celui qui précède avec cependant un peu moins de détails et un peu plus de sobriété dans la narration des faits. Or ce sont justement les détails et notamment la transcription des noms des officiers russes qui peuvent poser problème à qui cherche à en savoir un peu plus sur leur personnalité réelle.



Général comte Constantin Markovitch Poltoratzky
Portrait par Georges Dawe (musée de l'Hermitage)

Pour commencer par leur supérieur le « brave » général comte Paltarasky, une première recherche dans les documents d'époque n'ayant rien donné, quelques variations orthographiques conduisirent rapidement à la personne du général Constantin Markovitch Poltoratzky (1781-1858) qui commandait une brigade dans le corps détaché sous les ordres du général Zacharie Alsoufief à la bataille de Champaubert où il fut effectivement fait prisonnier le 10 février 1814 puis dirigé sur Paris avant d'être envoyé à Mauriac. Dont acte... Les mêmes sources nous apprennent que le général Poltoratzky s'est fait connaître pour avoir eu un long entretien (en français) avec l'Empereur au

soir de la bataille de Champaubert, entretien publié par son fils sous le titre *Conversation entre l'Empereur Napoléon et le général russe Constantin Poltoratzky le soir de la bataille de*

*Champaubert*³¹. Relation extrêmement intéressante où l'on apprend qu'interrogé sur le nombre des forces engagées côté russe et ayant répondu 3700 hommes, le général s'entendit répondre péremptoirement par le Grand Homme : « C'est faux, général, vous étiez au moins vingt mille ! » ce à quoi Poltoratzky s'estimant offensé rétorqua « qu'un officier russe ne mentait jamais... » Au terme de cet échange plutôt vif qui se poursuivit de longues minutes, l'empereur apparemment convaincu conclut : « Il n'y a que des Russes pour se battre de la sorte, j'aurais parié ma tête que vous étiez au moins 20 000. »³² Au vu de cette anecdote qui ne saurait être remise en cause, on se demande pourquoi Grasset d'Orcet prétend sans aucune raison que le malheureux général Poltoratzky n'entend rien à notre langue, alors que quelques jours plus tôt, il s'était longuement entretenu avec l'Empereur dans un français impeccable, comme en témoigne la relation qu'en a fait son fils ! Quoi qu'il en soit, après les deux expériences traumatisantes que constituaient (pour des raisons différentes) une conversation pour le moins animée en tête à tête avec l'Empereur et un séjour hivernal à Mauriac, le général comte Constantin Markovitch Poltoratzky promu major général, regagna la Russie, où il poursuivit une carrière plus qu'honorable terminée comme gouverneur militaire et civil de l'oblast de Iaroslav³³.

On passera rapidement sur le deuxième protagoniste des événements mauriacois de 1814 à savoir le prince Ouroussof ou mieux Ouroussov, qui ne semble pas avoir joué un rôle aussi important que ses deux compatriotes. Par ailleurs, les recherches entreprises dans les archives russes n'ont pas permis de démêler le véritable maquis que constitue la généalogie des princes Ouroussov ! Il semble cependant que le prince présent à Mauriac soit l'un des fils du prince Youri Vassilievitch Ouroussov (1744-1789), peut-être le prince Nikolaï Iourievitch Ouroussov qui acheva sa carrière comme général de division (1767-1821)³⁴ ou possiblement l'un de ses frères à savoir les princes Sergei, Alexandre



Armoiries des princes Ouroussov

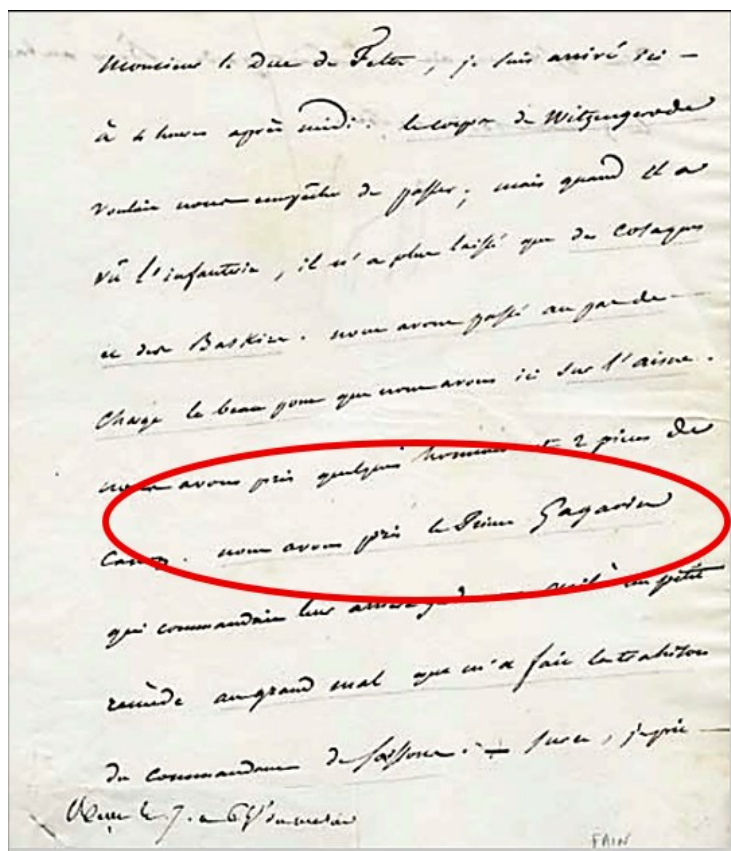
³¹ Publiée à Colmar chez la Veuve Decker en 1855. En fait l'empereur aurait voulu interroger le général Alsoufief, commandant en chef des troupes du Tsar sur le terrain, mais ce dernier ne parlant pas le français, il s'adressa à son adjoint le général Poltoratzky.

³² En fait les Russes sous le commandement direct de Poltoratzky étaient 3700 et ils étaient 5000 en tout. Poltoratzky commandait la brigade occupant le bourg de Champaubert qui fut assaillie à plusieurs reprises par les Français. Les combats au corps à corps y furent furieux, les Russes défendant chaque maison pied à pied. Ils finirent cependant par se rendre, leurs munitions épuisées, après avoir en vain tenté de se frayer un chemin de vive force au travers des troupes françaises qui les encerclaient. Leurs pertes dépassaient le millier d'hommes.

³³ C'est à Iaroslav que Custine rendit visite au général Poltoratzky lors de son voyage en Russie ; il rapporte dans la relation qu'il en fit (*La Russie en 1839* Paris, Amyot, 1843, 2e éd., t. 2, p. 21) que l'officier, interrogé sur son séjour en France en tant que prisonnier en 1814, apparemment déconcerté par la question, garda un silence gêné sans doute à cause de souvenirs mitigés, dont l'épisode mauriacois !

³⁴ Peu probable cependant car malgré une carrière un peu hachée, il semble qu'il ait été nommé général de division, avant la campagne de 1814 ce qui ne cadre pas avec le récit de Grasset d'Orcet.

et Vassili qui ne semblent pas avoir eu une carrière militaire signalée, mais qui ont très bien pu, dans leur prime jeunesse, servir leur pays dans un grade subalterne.



Lettre de Napoléon au duc de Feltre, ministre de la Guerre, où il fait état de la capture du prince Gagarine

Autrement intéressant est le personnage du prince Andreï Pavlovitch Gagarine (1787-1828) issu d'une des plus grandes familles de l'Empire. Après des études dans la célèbre pension de l'abbé Nicolas à Saint Pétersbourg où ses compagnons étaient M. F. Orlov et S. G. Volkonsky, le prince fréquenta le collège des affaires étrangères où il apprit les langues. Puis il entra en 1806 comme cornette³⁵ dans le régiment des dragons de Courlande avec lequel il participa notamment à la bataille de Friedland (1807) où son comportement courageux lui valut d'être admis dans l'Ordre de Sainte-Anne. En 1812, il rejoint le régiment des hussards de Pavlograd et participe à la campagne contre les armées

napoléoniennes qui s'achèvera par la libération du territoire russe et des autres territoires européens occupés. Puis ce sera la campagne de France à la tête d'un régiment de cosaques. C'est avec ce régiment qu'il fut capturé au combat de Berry-le-Bac le 5 mars 1814 dans les circonstances suivantes selon la chronique de l'époque : *Napoléon devait trouver un passage pour passer l'Aisne. Ses éclaireurs lui apprennent que le pont de Berry-le-Bac est intact et faiblement protégé. Aussitôt la cavalerie du général Nansouty enlève le pont, chasse les Russes et fait de nombreux prisonniers, dont le prince Gagarine rattrapé par un brigadier de dragons qui fut décoré le lendemain*³⁶. Fait d'armes mentionné par l'empereur lui-même le 5 mars au soir dans une lettre adressée à son ministre de la Guerre, le général Clarke, en ces termes : « Monsieur le duc de Feltre, je suis arrivé ici à 4 heures après midi. Le corps de Wintzingerod voulait nous empêcher de passer ; mais quand il a vu l'infanterie, il n'a plus laissé que des Cosaques. Nous avons passé au pas de charge le beau pont que nous avons ici sur l'Aisne. Nous avons pris quelques hommes et deux pièces de canon. Nous avons pris le Prince Gagarine qui

³⁵ Le plus petit des grades de la cavalerie correspondant au grade de sous-lieutenant.

³⁶ Le brigadier Lallemand ; voir <https://www.chemindesdames.fr/sites/default/files/2017-12/La-Lettre-du-Chemin-des-Dames-31-Avril-2014.pdf>

commandait leur arrière garde. » Cette mention de la capture du prince Gagarine de la main même de l'empereur donne la mesure de la notoriété de l'officier russe qui, quelques jours plus tard, allait devenir le prisonnier du maire de Mauriac.

De retour en Russie après un assez long séjour à Paris, le prince Gagarine quitta le service en 1816 avec le grade de lieutenant-colonel. Il commença alors à la Cour des Tsars Alexandre puis Nicolas une brillante carrière qui allait le mener aux plus hautes fonctions : conseiller privé en charge des bâtiments impériaux, grand chambellan, maître de cérémonie, grand veneur, maître des écuries impériales et en 1826 surintendant des théâtres impériaux. Ce familier de la Cour et des cercles les plus prestigieux de Saint-Pétersbourg jouissait d'une réputation ambiguë. D'une beauté ténébreuse, surnommé Saladin, libertin, chaleureux mais vaniteux et versatile, séducteur invétéré, il avait beaucoup de succès auprès du beau sexe, en même temps qu'il était d'une jalousie malade. Au point que l'un de ses contemporains affirmait « *qu'il était fou et que l'aimer était un désastre.* » Avec de telles mœurs, disait-on, il était né pour être Sultan...³⁷ Tous ces traits combinés avec une vie dissolue



Le prince Andrei Pavlovitch Gagarine

ne sont sans doute pas étrangers à sa fin tragique puisqu'il se suicida le 8 janvier 1828 à Saint-Pétersbourg dans des circonstances mal élucidées. Il avait épousé la princesse Ekaterina Sergeevna Menchikova (1794-1835), riche héritière, fille du prince Menchikov et sœur d'Alexandre Sergueïevitch, futur ministre de la Marine, dont on disait qu'elle était d'une beauté éblouissante. De son mariage avec Ekaterina Menchikova le prince Gagarine eut deux fils Lev et Pavel et quatre filles : Tatiana mariée au prince Ivan Sergueïevitch Obolensky, Natalia, Sofia et Ekaterina, qui assurèrent au prince une nombreuse descendance.



Si, dans une vie débridée au plus haut sommet de la hiérarchie sociale d'un immense empire encore largement dominé par la caste nobiliaire, le bref séjour mauriacois du prince Andrei Pavlovitch Gagarine ne représente guère plus qu'un minuscule épisode (un peu exotique à sa manière !), le passage à Mauriac – non sans panache – d'une telle personnalité

³⁷ Письма М. А. Волковой к В. А. Ланской // Вестник Европы. — 1875. Кн.1. — С. 249.

méritait sans doute d'être rappelé comme un moment exceptionnel dans le destin discret d'une sous-préfecture résolument provinciale.

À noter pour l'anecdote qu'une autre ville française, en l'occurrence Reims, se flatte d'avoir accueilli (si l'on peut dire) le même prince Gagarine puisqu'elle est allée jusqu'à lui élever un cénotaphe pensant, à tort, qu'il était mort en combattant aux portes de la ville le 5 mars 1814. En fait il s'agit d'une erreur commise par les édiles rémois responsables de l'érection de ce monument puisque le prince, qui occupait effectivement Reims avec sa troupe de cosaques, a pu quitter la ville devant le retour des troupes françaises, avant de se faire prendre à Berry-le-Bac. Ce que l'on peut imaginer pour expliquer cette méprise c'est que, soucieux de rapprocher les deux peuples quelques mois après l'alliance franco-russe de 1892, ce monument a été élevé à Reims comme le signe d'une amitié retrouvée entre Français et Russes. Et comme il fallait bien inscrire le nom de militaires russes, le prince Gagarine a été choisi sans être trop regardant sur son sort lors des événements de 1814 ! La lecture des ouvrages russes nous ayant appris que son véritable tombeau à Saint-Petersbourg dans l'église de la Transfiguration avait été détruit sous l'ère stalinienne, on se plaît à penser que ce fallacieux cénotaphe n'a pas été élevé pour rien !

